

d'un robinet mal fermé, eu gouttes pressées qui forment à la longue un mortier, dans lequel pa-tangent des escouades sans cesse renouvelées de buveurs.

Ce carbet est une sorte de maison commune à tous les étrangers de passage, sous lequel chacun entre, demeure tant que bon lui semble, péroré ou se tient coi, et boit à satiété pendant des heures ou des jours, sans qu'il lui en coûte rien.

Bref ! l'idéal des estaminets passés, présents et probablement futurs.

Je n'aime guère le *cachiri*, cette liqueur favorite des Indiens du Sud. Mais un refus pouvant être mal interprété par mes hôtes, je fais contre fortune bon cœur et j'avale un plein *coui* de l'affreux breu vage soutiré par le chef à une des deux futailles.

Après avoir, en signe de politesse, craché la dernière gorgée, je tends le *coui* à Yaruri qui l'emplit, l'engloutit brutalement d'un seul coup, le remplit et l'absorbe derechef avec une maestria dont les plus enrégés fileurs de Pomponnette ne sauraient se faire d'idée.

"Allons, me dis je philosophiquement, l'amour de la famille tient le second rang. L'Assommoir a émoussé chez mon guide la fibre conjugale et paternelle. S'il continue à ingurgiter avec cette glotonnerie, il sera ivre-mort avant une heure, et Mme Yaruri pourrait bien recevoir autre chose que des caresses."

Les Indiens, en effet, n'ont pas l'ivresse sentimentale.

J'en étais là de mes réflexions et mon compagnon venait de porter à ses lèvres la troisième rasade, quand je me sens frémir, à l'aspect terrifiant d'une femme qui s'avance, ou plutôt se traîne, en soutenant un enfant de cinq à six ans cramponné à sa main.

Livide, l'œil atone, les narines pincées, la face couverte de sueur, elle se tient debout par un miracle d'énergie, et projette, à chaque pas, d'un geste convulsif, le moignon sanglant, déchiqueté de son bras droit auquel manque l'avant-bras !

Quelques lambeaux de chair violâtre pendent autour de l'os qui apparaît tout blanc, dénudé, cassé net en sifflet.

Le sang jaillit en saccades, écumeux et vermeil, de cette plaie affreuse rappelant les mutilations produites par les dents des engrenages métalliques.

La femme ne pousse pas une plainte, et laisse tomber de temps en temps un regard chargé d'ineffable tendresse sur l'enfant qui étreint son unique main.

La vue du pauvre petit n'est pas moins navrante.

Ses longs cheveux, d'un noir bleuâtre, sont ruisselants de sang. Ses reins, son dos et son ventre sont percés de trous ronds, bruns, cerclés de violet, comme si la mignonne créature avait reçu à vingt pas une charge de chevrotines. Le sang coule en minces filaments de toutes ces plaies, et se coagule sur l'épiderme profondément balaféré çà et là.

Cette apparition tragique ne soulève pas un cri, bien qu'il y ait dans le carbet et aux alentours plus de cinquante personnes des deux sexes.

Yaruri aperçoit en même temps les deux mutilés, vide rubis sur l'ongle sa calebasse et crache comme pour dire :

"C'est assez pour l'instant !"

Puis, sans un geste indiquant l'émotion ou seulement la surprise, il quitte le carbet et s'approche de ces victimes d'un drame poignant et mystérieux.

"Sa femme et son fils," me dit tranquillement le chef en m'offrant une autre rasade.

Je remercie d'un mot bref et m'en vais rejoindre mon compagnon dont l'insensibilité me renverse absolument. J'assiste alors au dialogue stupéfiant que je transcris mot pour mot, d'après mon carnet de notes.

"C'est toi, Arada, fait l'homme, très flegmatique."

"C'est moi, Yaruri, répond la femme d'une voix mourante, en faisant des efforts inouïs pour ne pas tomber.

"Tu vois, le caïman a mangé mon bras.

"Ah ! oui, c'est vrai... le caïman a mangé ton bras. Pourquoi ?

"Parce qu'il voulait manger l'enfant.

"Ah ! il voulait manger l'enfant !

"Oui !... je l'ai arraché de sa gueule... Tu vois la marque de ses dents sur le corps de l'enfant.

"C'est vrai !... le caïman est gros.

"Oui, très gros... alors il a pris mon bras entre ses dents, l'a coupé... et l'a mangé.

"Il eût mieux valu qu'il ne te coupât pas le bras.

"Oui !

"Je le tuerai !

"Tout de suite !... riposte l'Indienne d'un accent vindicatif.

"Quand j'aurai conduit le blanc à mon carbet.

"C'est bon.

"Toi, compère, viens ! termine ! l'Indien en se dirigeant vers une case éloignée d'une cinquantaine de pas.

Naturellement la femme et l'enfant suivent, mais sans que leur seigneur et maître daigne étendre un seul doigt pour les soutenir. Ils se traînent agonisants, et viennent tomber dans le carbet meublé sommairement de trois hamacs, de poteries grossières, de sièges de bois et d'oripeaux divers.

Yaruri sans dire un mot, aiguise son sabre d'abatis sur un fragment de quartz, constate qu'il a le fil et fait claquer sa langue.

Il prend le membre déloqueté, le pose sur un billot de bois dur, coupe les lambeaux, sectionne les fragments de peau, abat l'os qui dépasse, façonne un moignon comme un boucher "pare" un gigot, sans plus s'occuper de la femme qui, du reste, ne souffle pas un mot, et à laquelle il n'a pas même dit de s'asseoir !...

La seule manifestation de douleur présentée par l'infortunée patiente, est une série de grosses larmes coulant silencieusement de ses yeux, comme de ceux des chevreuils qui pleurent, sans révolte, sous le couteau.

Son amputation terminée, il avise dans un coin une poignée de mousse bien sèche, l'arrose copieusement d'un liquide aromatique dans lequel je reconnais l'*ucucuba*, la panacée indienne des plaies, applique le tout sur le moignon, sort posément, revient avec une calebasse pleine de la boue alcoolique recueillie sous les futailles, à cachiri, et s'en sert pour maçonner un enduit imperméable couvrant le membre jusqu'à l'épaule.

Le sang a enfin cessé de couler. La patiente, dont la fermeté ne s'est pas démentie, s'allonge, sans aucun secours étranger, dans son hamac, et laisse échapper un soupir de bien être.

C'est maintenant le tour de l'enfant, resté perdant tout ce temps accroupi passivement sur les talons.

Le père le lave avec de l'*ucucuba*, lui en fait boire quelques gouttes dans un peu de *cachiri*, puis le couche près de la mère.

Regardant alors distraitement les poules qui se disputent les lambeaux de chair tombés pendant l'opération, il dit de sa voix calme, monotone comme une voix de phonographe :

"Arada est une bonne femme."

C'est tout ce qu'il trouve à dire dans cette circonstance dramatique, et certainement plus qu'il n'en a jamais dit depuis son entrée en ménage.

Ah ! l'Indien n'est pas prolix, ni sentimental, ni démonstratif vis-à-vis de la pauvre bête de somme qui partage sa vie, et les partisans des *droits de la femme* auraient fort à faire, s'ils voulaient catéchiser et surtout convertir les Caraïbes à leurs doctrines émancipatrices.

Cette parole de sympathie, cet éloge probablement unique dans les fastes indiens, empourpre légèrement les joues de la femme dont les lèvres ébauchent un sourire.

... Une bonne femme !...

Elle donnerait maintenant son second bras pour qu'Yaruri le lui redise.

Mais celui-ci, après avoir sifflé son chien et s'être armé de son sabre, est déjà parti après avoir simplement ajouté :

"Je vais tuer le caïman."

... Vingt-quatre heures après, je le vis revenir plus imperturbable que jamais.

Il portait un petit paquet enveloppé de feuilles et ficelé avec une liane. Il défit posément le paquet et dit tranquillement :

"Le caïman est mort"

"Voici son cœur... tu le mangeras..."

"Voici ton bras retiré de son estomac..."

"Mais, que diable en veux-tu faire ? interrogeai-je presque malgré moi.

"Quand Arada mourra, il faut qu'elle arrive... complète en présence de Gadou, le Grand-Esprit, sous peine d'être chassée de sa présence et emmenée par Yelok (le diable). Voilà pourquoi j'ai rapporté son bras qui sera conservé jusqu'à sa mort dans un vase plein d'*ucucuba* et enterré avec elle."

LOUIS BOUSSENARD.

LA TACHE NOIRE

Une maman avait trois enfants ; les deux plus jeunes, André et Jeanne, étaient bons et gentils, mais Claire, l'aînée, possédait de grands défauts. Il faudrait une page pour les énumérer tous : sachez seulement que Mlle Claire était par dessus tout gourmande et menteuse !

L'oncle des trois enfants leur envoya un jour, pour leurs étrennes, un grand panier de fruits confits, tous plus beaux et plus appétissants les uns que les autres.

La maman donna une poire confite à chacun des enfants, puis elle leur dit :

"Je vais ranger le panier dans l'armoire, et tous les jours, lorsque vous aurez été bien sages, je vous donnerai pour dessert un de ces beaux fruits. Mais ayez soin de ne pas y toucher.

Claire avait trouvé la poire délicieuse ! Elle songeait sans cesse aux fruits confits.

Un jour, se trouvant seule dans la chambre, elle courut à l'armoire où ils étaient enfermés, souleva le couvercle du panier et s'empara d'un gros abricot, jaune comme le miel.

La petite gourmande l'eut fait disparaître en une seconde.

"Que c'est bon ! se disait-elle en se léchant les doigts ; mais j'ai mal fait ! vite, fermons le couvercle et n'y touchons plus.

Seulement, lorsqu'on a fait un premier pas dans le sentier du mal, on en fait bientôt un second. Toute la nuit, Claire rêva des délicieux fruits confits ! Elle en mangeait un plein panier, et, au fur et à mesure qu'elle en prenait, le panier se remplissait de nouveau.

Le lendemain matin, la vilaine enfant, de nouveau prit en cachette une poire, une cerise, puis un gros morceau d'angélique... elle ne s'arrêta qu'en entendant venir quelqu'un.

Après le dîner, lorsque la maman souleva le couvercle du panier, elle s'aperçut sans peine qu'on avait dérobé des fruits.

"Quel est le gourmand qui s'est permis de toucher à ce panier malgré ma défense ? demanda-t-elle sévèrement.

"Ce n'est pas moi, bien sûr, dirent ensemble Jeanne et le petit André.

"Ce n'est pas moi non plus, s'écria vivement Claire, en devenant aussi rouge que la cerise qu'elle avait mangée.

"C'est pourtant l'un de vous trois ; mais puisque le coupable ne veut pas avouer, mon petit doigt va me le désigner.

Et elle approcha son petit doigt de son oreille. — Oh ! maman, s'écria Claire en riant, je sais bien que ton petit doigt ne t'apprendra rien du tout. Comment veux-tu qu'un doigt puisse parler ?

"C'est ce qui te trompe ma fille ; il vient de me dire à l'instant que celui d'entre vous qui a volé les fruits confits a maintenant, sur le bout du nez, une grosse tache noire qui l'accuse.

A ces mots, Claire instinctivement, et sans y penser, s'essuya vivement le nez avec la manche de sa robe.

"Inutile de demander qui je dois punir, dit la maman : tu t'es dénoncée toi-même.

C. WIRTH.

Extrait du *Saint-Nicolas*.

Trouver les hommes en général sots, méchants, indignes qu'on leur veuille du bien, est un beau prétexte pour se dispenser de leur en faire.—G. M. VALTOUR.